



Edito : 2026, l'été des grands jeux, je ou jeux d'Ego ou jeux de Go ?

La coupe du monde 2026 de football sur le continent nord-américain se déroule dans un enchevêtrement inextricable du sport mondial le plus populaire et des plus basses manœuvres politiques, notamment celles d'un président états-unien octogénaire au cerveau dévoré par l'hubris.

Chacun choisit de suivre ou non cet événement ou de le traiter par un détachement à la hauteur de l'indignation morale et écologique qu'il peut susciter. L'accès à ce qui devait être une fête internationale a en effet prêté le flanc à une démonstration jamais vue de sélection raciste par la « première démocratie du monde » avec l'interdiction de territoire à un arbitre somalien, à des accompagnateurs ou à des supporters pourtant pourvus de leurs billets, pour délit de nationalité indésirable. Les organisateurs de ces jeux ont démontré leur mépris des enjeux environnementaux : après les stades climatisés du Qatar en 2022, voilà les navettes aériennes entre trois états pour véhiculer les équipes entre leurs terrains de jeu et leurs vestiaires.

Derrière le JE des EGO démesurés se cache celui des nationalismes dissimulés par un jeu de ballon rond où s'affrontent des joueurs multimillionnaires de nations dites riches mais aussi des smicards du sport de nations pauvres.

Un jeu des EGO ou un jeu de GO ? La volonté expansionniste du président des Etats-Unis lorgnant sur le Canada, le Groenland, inféodant le Venezuela et engagé dans une guerre dont il ne comprend pas lui-même le sens face à l'Iran fait craindre que les deux formulations soient indissociables. On se souvient de cette scène dans *le Dictateur* où Charlie Chaplin incarne Hitler face à Mussolini, avec une mappemonde transformée en bulle ballotée par des pichenettes.

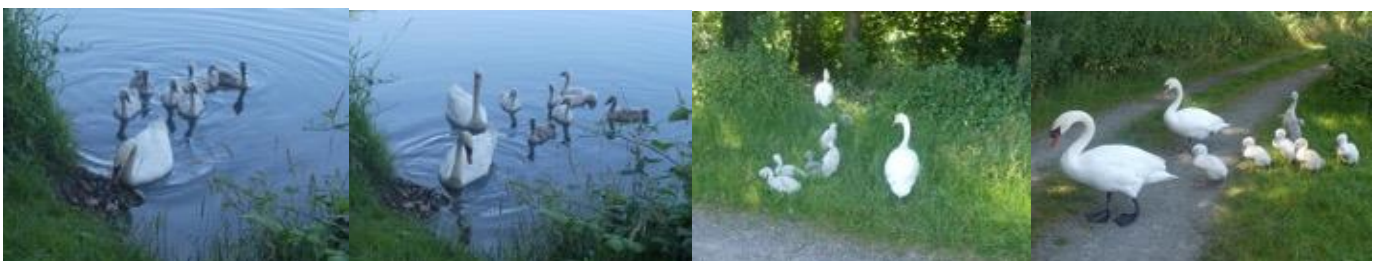
En attendant, pour en revenir à la France qui essaie d'être davantage qu'un simple figurant, tant sur la scène géopolitique que dans les stades nord-américains, nous assistons également à ces « je d'EGO » et à ces « jeux de GO », avec l'alignement d'un nombre impressionnant de petits chevaux sur le tapis de la course à la présidentielle. Dans notre enfance, ce jeu, souvent partagé avec un grand-parent, s'appelait : « *Mensch, ärger dich nicht !* » (ne te fâche pas).

Les leçons de notre Histoire nous ont appris que face aux courses des petits chevaux, celle des *Platzlajager* (les chasseurs de bons postes), il faut savoir rester serein et garder son calme.

Marie-Christine et le comité de rédaction



Fais-moi un cygne. De l'étang à la résidence de nuit.



Photos du professeur Gérard- Étang de Burnhaupt

Les châteaux de notre région. Épisode n°17 : le Friedberg à Saint-Amarin (Jean-Marie Nick)

L'histoire du château nommé Friedberg (parfois Friedburg) est intimement liée à celle du bourg de Saint-Amarin qui perpétue le nom d'un abbé bénédictin martyr à Volvic en 672.

Situé sur un éperon rocheux du versant nord de la vallée de la Thur et dominant la petite ville, le château voit le jour vers 1255 en même temps que les fortifications de la cité médiévale. Propriété de l'abbaye bénédictine de Murbach (Thibaud de Faucogney étant abbé), la forteresse a été érigée alors que le comte Ulrich II de Ferrette (†1275), important seigneur sundgauvien installé notamment à Thann, tente en vain d'empêcher le projet au point de frôler l'excommunication.

Cette Burg, intégrée aux remparts, est alors la pièce maîtresse de la protection de la ville, mais aussi de la haute vallée de la Thur. Cette dernière est économiquement stratégique car empruntée par la voie médiévale "Mer du Nord-Méditerranée". En fait, le Friedberg surveille surtout le péage créé suite à l'autorisation d'ériger un octroi délivrée en 1228 par l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. Ce "permis de construire" a forcément déplu à la famille comtale de Ferrette qui entendait garder le monopole sur toute la vallée, de la plaine d'Alsace à Vieux-Thann jusqu'au au Col de Bussang.

En tant que suzerain du bailliage de Saint-Amarin, le prince-abbé de Murbach, confie cette forteresse à des ministériaux, les sires de Saint-Amarin. Ces derniers, peut-être de connivence avec les Ferrette, se révoltent contre le prince-abbé qui en est réduit à assiéger et à ruiner son propre château vers 1268 !

La seconde Friedburg, bâtie en 1277 sur ordre de l'abbé Berthold de Steinbrunn (†1285), devient, avec le Hugstein (au-dessus de Guebwiller et de Buhl), une des deux principales résidences féodales des princes-abbés de Murbach. Cependant, le château est remis à des hommes plus sûrs que les vassaux précédents. En effet, l'abbé craint forcément ses puissants voisins thannois, les comtes de Ferrette, qui n'ont pas hésité à bâtir des châteaux sur des terres plus ou moins usurpées à l'abbaye, l'un au Schlossberg de Wildenstein et l'autre au Herrenfluh.

Pillé par les "Anglais" d'Enguerrand de Coucy en 1375 ou 1376, le Friedberg est ensuite confié aux Landsberg au service des abbés. La forteresse, devenue l'une des plus importantes de la principauté abbatiale de Murbach, coulera des jours sans histoire jusqu'en 1525

où elle est investie, d'ailleurs en bon ordre et apparemment sans dégâts, par les paysans en révolte. Ce n'est qu'en 1633, pendant la Guerre de Trente Ans, que le Friedberg est incendié, sans doute par les "Suédois", des mercenaires issus de multiples nations scandinaves et germaniques.

En 1665, le château est entièrement détruit, puis sert de carrière à partir de 1693 lors de la construction de l'église d'Oderen.

Le Friedberg sur une assiette du céramiste guebwillerois Théodore Deck (1823-1892). Cet artefact est visible au musée du Florival.

Aujourd'hui, le site encore fossoyé, est occupé par une maison dite le "Schlössle". Cette demeure privée date de 1807 et est visible à proximité du rempart oriental.



Le château de Saint-Amarin en 1562, d'après une gravure du peintre Bâlois Hans-Hug Kluber (vers 1536-1578)



Le Friedberg sur une tapisserie peinte par Charles Bourcart (1828-1909), musée du Florival.

Les mariages de la Rosière ou les « mariés de l'Empereur »

L'institution par Napoléon 1^{er} des **mariages de la Rosière** est une initiative alliant propagande, politique nataliste et réinsertion sociale des vétérans de la Grande Armée.



« La rosière de Selency »- Estampe, seconde moitié du XIXe siècle; Coll. Jaquet. Gallica (BnF)

A l'origine, la « Rosière » était une tradition festive de l'Ancien Régime (popularisée au village de Selency depuis le Ve siècle), constituant à récompenser la jeune fille la plus vertueuse d'une commune en lui offrant une couronne de roses et une dot.

A partir de 1807, Napoléon 1^{er} s'est réapproprié cette tradition pour l'institutionnaliser et la généraliser à l'échelle de l'Empire, à des fins politiques et militaires : il s'agissait de réinsérer les soldats réformés ou les vétérans de la Grande Armée en les mariant à des jeunes filles « vertueuses » et de bonne réputation, le tout financé par l'État ou les communes.

Pour encadrer ces unions, des commissions (déjà à l'époque) sont formées. Elles sont composées de maires, de curés et de juges de paix sous le contrôle du sous-préfet. Les critères sont stricts :

- la **rosière** doit être de « bonne conduite », de mœurs irréprochables et de condition modeste
- la priorité est donnée aux **militaires** ayant des états de service brillants, des blessures au combat (mutilés ou réformés) et vivant de manière honorable depuis leur retour au pays.

L'Alsace (et particulièrement le Haut-Rhin) est une terre profondément marquée par les guerres napoléoniennes. Elle a fourni d'importants contingents de soldats à la Grande Armée et a compté de nombreux vétérans à réinsérer.

Les archives révèlent que les époux sont des « grognards » d'une trentaine ou quarantaine d'années affaiblis par des campagnes éprouvantes. Beaucoup exercent des métiers artisanaux (cordonniers, tisserands, cultivateurs...). Les cérémonies se déroulent simultanément le jour fixé par les autorités.

Dans le Haut-Rhin, le mariage civil a lieu le matin à la mairie, suivi d'une procession solennelle vers l'église, rythmée par la musique de la Garde nationale et les tambours. Les jeunes mariés sont les vedettes de la journée : ils incarnent l'alliance parfaite de la vertu civique et du sacrifice militaire. La journée se clôture par des banquets populaires, des distributions de pains aux indigents et des illuminations dans les rues.

A Rouffach, la 1^{ère} solennité de ce genre eut le lieu le 6 décembre 1807. Le choix s'était porté unanimement sur Marianne KOBUS qui fit promesse de mariage à Sieur Joseph HINTZBICHLER, militaire récemment retraité et pensionné.

L'énigme du professeur Gérard : rendez-vous à la gare !

Chaque soir, Emma part en voiture pour chercher son mari Hansi à la gare.

Elle part toujours de chez elle à la même heure, prend toujours le même itinéraire, toujours à la même vitesse, pour arriver à la gare exactement à 18 h 30, heure d'arrivée du train de son mari Hansi. Ils rentrent ensuite directement à la maison, toujours par le même chemin et à la même vitesse.

Mais un jour, Hansi prend un autre train qui arrive à la gare à 18 h 10. Sa femme n'étant pas là, il part aussitôt à sa rencontre à pied. Ils se retrouvent sur le chemin et arrivent chez eux 10 minutes plus tôt que les autres jours.



Combien de temps Hansi a-t-il marché ?

Nos plantes du jardin médiéval : la chélidoine, *Haxamillich* ou *Schöllkrütt*



Considérée comme mauvaise herbe, la chélidoine possède un latex orange qui a été utilisé contre la jaunisse et les troubles hépato-biliaires. C'est une des rares plantes dont les vertus médicinales confirment la théorie « des signatures » selon laquelle la couleur de la plante ou de son suc détermine quels maux de même couleur elles peuvent guérir.

Si des préparations issues de la chélidoine sont encore prescrites à l'heure actuelle en phytothérapie pour favoriser le fonctionnement du foie et de la vésicule biliaire, cette plante est aussi appelée « herbe aux verrues » : pour soigner les verrues, il est recommandé de faire s'égoutter régulièrement quelques gouttes de latex sur la verrue en épargnant la peau environnante. La recette a été plusieurs fois testée avec succès par la rédactrice de cet article.

Au jardin médiéval, la chélidoine se trouve dans le plessis n° 6 : *fièvres et signatures*.

Le Heimatbund dans la tourmente de la République (suite)

Nous poursuivons ici la narration de ce mouvement régionaliste né en mai 1926 et regroupant un large spectre de sensibilités, tant politiques que religieuses. Nous nous sommes largement appuyés sur les écrits de **Bernard WITTMANN**, historien de l'Alsace et membre du Conseil Scientifique d'Unsri Gschicht, qui a rédigé de nombreux ouvrages permettant de porter un autre regard sur l'Histoire de notre Alsace.

La République de tradition jacobine ne pouvait comprendre le passé singulier de l'Alsace-Moselle qui, à la veille de la Grande Guerre, venait d'accéder à un statut de Land au sein du Reich. Cette initiative déclencha immédiatement une levée de boucliers du pouvoir parisien et des partis politiques incapables de différencier les notions d'autonomie de celles de sécession.

S'en suivirent une politique farouche de diabolisation et des torrents de calomnie du mouvement, sur fond d'une vaste campagne de répression. Le 11 juin 1926, le ministre de la Justice Pierre Laval ordonna une série de sanctions sévères à l'encontre des signataires : suspension et procédures disciplinaires à l'encontre des maires et employés municipaux, des fonctionnaires publics, retrait d'habilitations des médecins-conseil, pression sur les élus du Conseil général...



Source Alsaciae



Ricklin caricaturé avec un casque à pointe face à Poincaré (Tyll)

Le 22 août 1926 est qualifié de « dimanche sanglant » : une manifestation de protestation contre les sanctions fit l'objet de violentes attaques de « mercenaires de la République », commandos se livrant à des assauts et tabassages, ainsi que de « patriotes » et de fascistes venus de régions limitrophes sous l'œil indulgent des autorités préfectorales et des forces de l'ordre. Il y eut de nombreux blessés.

En réaction, les autonomistes se dotèrent d'un quotidien : la *Volkstimme*, qui vit le jour le 23 décembre 1926 à l'initiative du Dr Ricklin. L'autonomisme alsacien se renforça encore avec la parution le 19 février 1927 du périodique *die Wahrheit* du baron Zorn von Bulach et, le 25 septembre 1927, par l'émergence d'un nouveau parti fondé par Karl Roos, qui en prit la direction avec René Hauss et Paul Schall : l'« *Elsass-Lothringische Autonomistenpartei* ».

Mais les ennuis ne faisaient là que commencer ! (à suivre)

L'Alsace et Napoléon 1^{er} - Suite n°4 : les guerres napoléoniennes (1803-1815)

Par sa position stratégique au cœur de l'Europe, l'Alsace est profondément impactée par les guerres napoléoniennes, même si les grandes batailles se déroulent essentiellement au-delà de nos frontières.



Bataille d'Austerlitz- Peinture de François Gérard (1770-1837)

Transformée en « base-arrière », spécialisée dans les fournitures aux armées françaises, notre région paye un lourd tribut humain et économique à ces 12 années de campagne qui se solderont par une occupation de notre sol par les pays coalisés contre l'Empire.

L'économie alsacienne, et donc la population, souffrent lourdement des réquisitions militaires : travailleurs, bétail, chevaux, récoltes et moyens de transport, tandis que la population doit loger et nourrir les troupes de passage.

Des Morschwillerois dans la Grande Armée

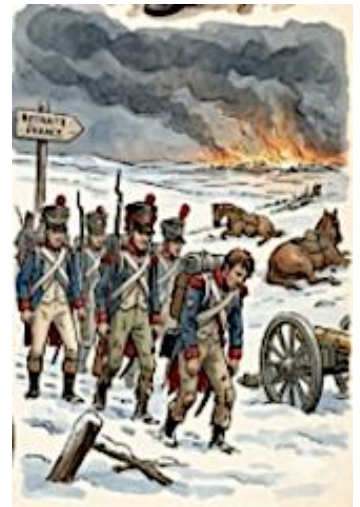
Le système de conscription, qui repose sur le tirage au sort, appellera (tout de même !) environ 2 200 000 hommes dans les armées de Napoléon 1^{er}.

On estime que l'Alsace en aura fourni 45 000, presque autant que Paris et la Seine. Ces derniers participent aux campagnes d'Italie, d'Autriche, de Prusse, d'Espagne et surtout de Russie en 1812.

La majorité des Alsaciens servent dans l'infanterie de ligne, dans les régiments du Rhin ou les unités stationnées en Allemagne centrale. La plupart des appelés de Morschwiller-le-Bas dont nous avons retrouvé la trace étaient affectés au 61^{ème} régiment d'infanterie de ligne.

Les jeunes gens tirés au sort peuvent, s'ils en ont les moyens, payer un remplaçant qui sera enrôlé à leur place. Nous avons identifié plusieurs Morschwillerois devenus ainsi des « sous-traitants militaires » d'autres jeunes de leur classe d'âge.

Beaucoup ne parlent que l'alsacien dialectal et ne maîtrisent pas le français, mais ils sont intégrés dans des régiments venus de toute la France et la langue importe peu, « pourvu qu'ils sabrent français » !



Les pertes sont lourdes : plus de la moitié des appelés sont tués, blessés ou rongés par la maladie. Les invalides rescapés des campagnes de guerre parlent de « boucherie militaire ».

Pour les conscrits alsaciens, les pertes deviennent catastrophiques après la campagne de Russie (1812), la bataille de Leipzig (1813) puis l'invasion de la France en 1814.

Dans les villages du Haut-Rhin, les familles restent parfois sans nouvelles durant des années. Certains soldats sont simplement déclarés « absent à l'armée » dans les registres communaux.

On retrouve à Morschwiller-le-Bas des noms de familles dont les générations ont traversé deux siècles : Baldeck, Schultz (voir article suivant), Bader, Kirchhoff (extrait d'archive ci-dessous) et bien d'autres encore.

particulières N.° 390 Kirchhoff Walter	profession d'ouvrier Arrivé au Corps le 29 Mars 1812 enrôlé volontaire incorporé, venant d conscrit de l'an 1809 remplaçant un conscrit de l'an 1807 du département d compris sur la liste de désignation du canton d'Alsace sous le N.° son dernier domicile était à Morschwiller département du Haut-Rhin profession d'ouvrier	Venu de la 9 ^e Compagnie de mars 1813 avait le N.° 960	Fusilier	Régiment au 61 ^{ème} Régiment de ligne le 30 Janvier 1814.
fil de Jean et de Anne Marie Stüb né le 20 Mars 1809 à Morschwiller canton de Mulhausen département du Haut-Rhin taille d'un mètre 66 centimètres, visage ovale front large yeux bleu nez pointu bouche moyenne menton rond cheveux bruns sourcils noirs marques particulières				

Jean SCHULTZ, un Morschwillerois conscrit en 1811

Jean SCHULTZ est né à Morschwiller-le-Bas le 3 avril 1791 de Jacques SCHULTZ et Gertrude BOHLER.

Il a intégré l'armée napoléonienne comme remplaçant de Joseph BOHLER, un autre conscrit de 1811.

De 1811 à 1816, il était fusilier au 61^{ème} Régiment d'Infanterie de ligne, qui a participé en septembre 1812 à la bataille de la Moskowa, puis à la désastreuse retraite de Russie.

Le 16 juin 1815, ce régiment était engagé dans la bataille de Fleurus (dernière victoire de Napoléon), puis deux jours après dans celle de Waterloo, célèbre défaite.

Plusieurs Morschwillerois ont fait partie de ce même régiment à partir de 1806.

De retour dans son village, Jean SCHULTZ a épousé Elisabeth LIECHTENSTEGER le 26 février 1816.

Le couple a eu 2 enfants : Gertrude, née en 1816, et Antoine, né en 1823.



Voltigeur du 61^{ème} régiment d'infanterie de ligne



En 1857, Jean SCHULTZ a été décoré de la Médaille de Sainte-Hélène.

Créée par Napoléon III, cette décoration récompense les quelques 405 000 soldats, qui ont combattu aux côtés de Napoléon Ier pendant les guerres de 1792 à 1815, et qui sont encore vivants en 1857. Elle devait être demandée en mairie, où l'on vérifiait les états de service, puis le dossier était transmis au Ministère de la Guerre.

Nous avons retrouvé plusieurs Morschwillerois décorés de cette distinction.

Jean SCHULTZ, qui avait été ouvrier de fabrique et aussi appariteur, est décédé l'année suivante, le 9 novembre 1858.

Ces femmes qui ont marqué notre histoire : Anne-Marie MIEG (1770-1852)

Anne-Marie Mieg est née le 29 avril 1770 à Mulhouse. Elle est la fille de Mathieu Mieg, juriste et négociant en draps, et d'Elisabeth Reber. Elle est la dernière des enfants du couple et grandit avec sa grande sœur et ses 2 frères.

Elle épouse Daniel Dollfus le 25 avril 1793 à Mulhouse. Daniel Dollfus est le fils de Jean Dollfus, créateur de la fabrique de toiles peintes Dollfus-Vetter, et le neveu de Jean Henri Dollfus qui fut en 1746 l'un des fondateurs d'une autre fabrique de toiles peintes.

Entre 1794 et 1812, le couple a 8 enfants: 4 garçons et 4 filles.

Grâce à la fortune de son épouse, Daniel Dollfus fusionne les deux établissements en 1800. Son épouse demande alors à ce que son nom figure dans l'appellation de l'entreprise et

c'est ainsi que naît le 21 mars 1800 la société DMC (Dollfus-Mieg et Compagnie).

A la mort précoce de son mari en 1818, à l'âge de 49 ans, elle devient associée de l'entreprise avec autorisation de gestion et pouvoirs. Elle consacre toute son énergie à la gestion des affaires et joue un rôle important dans la pérennisation de la société. Elle évite ainsi un démantèlement de celle-ci qui aurait résulté de la mésentente de ses fils.

En 1826, elle fait construire, avec Nicolas Koechlin, plusieurs bâtiments dans le Nouveau Quartier de Mulhouse, dont les bâtiments de la Bourse sont le fleuron.

Son engagement fait d'elle une figure marquante de l'histoire économique de la région.



Daniel DOLLFUS
(1769-1818)

Anne-Marie MIEG
(1770-1852)

De l'automne 1813 au printemps 1814, une épidémie de typhus traverse l'Alsace

La bataille des Nations, qui a eu lieu du 16 au 19 octobre 1813 à Leipzig, marque la défaite de l'armée impériale française face aux troupes coalisées de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche et de la Suède. Lors de leur retraite vers la France, les soldats affamés et fatigués, dont beaucoup sont atteints du typhus, traversent le Rhin à Mayence, puis entrent en Alsace par Wissembourg. Dans toutes les localités traversées, l'épidémie se propage quelques jours après leur passage.

Le typhus est dû à un pou infecté par les bactéries de la maladie. Les vêtements sales et mouillés, ainsi que le manque d'hygiène, sont les principales causes de sa transmission.

Les soldats blessés ou malades qui ne peuvent poursuivre leur route sont pris en charge dans les hospices ou par les habitants, qui se montrent généreux pour les accueillir et les nourrir alors qu'un isolement strict s'imposerait.

A Mayence, le typhus a tué 17 000 soldats et 2 400 civils en 6 mois.

A Saverne, 1200 soldats se retrouvent dans les écuries du château transformées en hôpital militaire. Sur les deux derniers mois de 1813, on a enregistré 225 décès parmi ces soldats. Sur la même période, il y a eu 205 décès parmi les habitants de la ville, soit 8 fois plus qu'en 1812 et 10 fois plus qu'en 1814.

La maladie poursuit son chemin vers le sud, gagnant Strasbourg, Colmar puis Mulhouse.

Le 30 mars 1814, le docteur en médecine Jean-Jacques KOEHLIN, surnommé *Pfiffe Koechle*, décède du typhus à Mulhouse.

On raconte que les soldats du duc de Berry qui occupaient la ville lui auraient interdit l'accès de l'hôpital avec sa fameuse pipe. Celle-ci ne le quittait jamais, car il était persuadé qu'elle le protégeait des miasmes mortels.



A Bâle, où étaient cantonnés 32 000 soldats d'une armée russo-prussienne et de la division de réserve autrichienne du général Trautenberg, on a compté plus de 800 décès (5% de la population).

Patrimoine religieux de Morschwiller-le-Bas - Épisode n° 4 : la croix bleue



La croix bleue se trouve sur la droite, le long du chemin de Galtingue vers Heimsbrunn, à la pointe du « Gàlgàcker ». Là était érigée la potence où étaient pendus ceux que la justice des seigneurs Zu-Rhein avaient condamnés.

Initialement, il s'agissait d'une ancienne croix bleue du cimetière, remplacée en 1851.

Elle est transférée à cet endroit en 1852 par Anne-Marie Baldeck.

La croix a été plusieurs fois remplacée, restaurée en 1918, 1953, 1960 et 1994. La croix actuelle a été charpentée par Bernard Schmerber, menuisier. Le Christ a repris des couleurs sous le pinceau de Jean Kwasny, peintre.

C'est à cet endroit que la procession des Rogations bifurquait pour revenir vers le village.

Un soldat français, grièvement blessé lors de la 1ère Guerre mondiale, est mort au pied de cette croix en août 1917 en essayant de rejoindre son village natal près de Belfort. Il est inhumé au cimetière de Morschwiller-le-Bas.

Avril 1815 : l'éruption du Tambora et son « effet papillon »

Le Tambora est un volcan situé sur l'île de Sumbawa en Indonésie (photo ci-contre).

Son éruption du 5 au 15 avril 1815 est l'une des plus violentes que la Terre ait connue. L'expulsion de magma et de roches fut si importante que le volcan s'effondra sur lui-même, son altitude passant de 4300 à 2800 mètres. Le panache volcanique, constitué de cendres et gaz chauds, s'éleva à plus de 40 km. Les explosions furent entendues à Bornéo et à Sumatra, situées à plus de 2000 km.



On estime à 117 000 le nombre de morts en Indonésie, d'abord à cause des nuées ardentes, puis dans les jours suivants à cause des tsunamis, des intoxications dues à la contamination de l'eau, des épidémies et des famines (récoltes détruites sous 20 à 50 cm de cendres).

Cette éruption eut des conséquences jusqu'en Europe, en raison d'un écran de poussières dans la haute atmosphère. L'année 1816, nommée *Année sans été*, fut la première d'un hiver volcanique de 3 ans : ensoleillement quasi nul, températures moyennes en baisse de 3°C en France, pluies diluviennes... Les vendanges ne commencèrent que fin octobre dans le nord de la France. Les récoltes de céréales et de pommes de terre furent si minimes que les prix flambèrent et que des émeutes de la faim éclatèrent. Par ailleurs, la misère et le manque d'hygiène entraînèrent des épidémies de typhus. Le taux de mortalité doubla et l'on estime le nombre de morts à 200 000 au niveau mondial.



En raison du manque d'avoine et de fourrage pour les nourrir, de nombreux chevaux furent abattus pour être eux-mêmes mangés. Pour remédier à cette perte en matière de traction animale, l'allemand Karl von Drais (1785-1851) inventa en 1817 un engin à deux roues : la draisienne ou velocipède, premier ancêtre de la bicyclette.

Le peintre anglais William Turner (1775-1851) est célèbre pour ses tableaux représentant des atmosphères brumeuses, des ciels jaunâtres et des couchers de soleil rougeoyants, qui sont eux aussi dus à cette éruption du Tambora. (ci-contre, *Plage de Calais à marée basse*)



En juin 1816, Lord Byron et le couple Percy et Mary Shelley séjournèrent au bord du lac Léman en Suisse. Le mauvais temps - *une atmosphère de fin du monde* - les empêchant de sortir, Lord Byron proposa un concours. Il s'agissait d'écrire une histoire terrifiante. C'est ainsi que la jeune Mary Shelley (1797-1851) commença la rédaction de son premier roman, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, qui reflète le climat d'inquiétude qui régnait alors.

Solution de l'énigme du professeur Gérard :

Emma et Hansi sont rentrés chez eux 10 minutes plus tôt que d'habitude : c'est le temps total qu'Emma a passé en moins sur la route, donc comme elle roule à vitesse constante, leur rencontre a eu lieu 5 minutes avant l'heure habituelle d'arrivée d'Emma à la gare, c'est-à-dire à 18 h 25. Ainsi, Hansi a marché de 18 h 10 à 18 h 25 :

Hansi a donc marché 15 minutes.